

# LA LETTRE

Nouvelle de Sylvain TESSON, extraite de « S'abandonner à vivre » Gallimard 2014

Pas de facteur ! pas de lettres !  
Y en a-t-il une de perdue ? – Je suis sérieusement inquiet.  
Ce n'est pas gentil de me laisser si longtemps sans  
nouvelles.  
Gustave Flaubert  
(lettre du vendredi 5 janvier 1877 à sa nièce Caroline)

La boîte aux lettres de la rue Paul-Vaillant-Couturier faisait face au bistro nordique Hamsun où les élèves du lycée Lavoisier se ruaient en bandes, sitôt sonnée la fin des cours. Les yeux violets de Marieke, la vendeuse fraîchement débarquée de Tromsø, attiraient davantage ces petits salauds boutonneux que les bocaux de harengs, alignés sur des présentoirs de pin avec ce manque d'imagination légèrement désespérant propre à la Norvège luthérienne.

La levée postale avait lieu le matin à 10 heures et celle du soir à 18 heures. Les horaires avaient été modifiés l'année précédente sous la pression du syndicat dont le porte-parole avait décrété dans un communiqué que « personne n'éprouvait plus le besoin de déposer une lettre après 6 heures du soir ni d'envoyer des nouvelles avant 10 heures du matin ». La levée de 15 heures, instituée en 1945, avait été supprimée. Les gens s'écrivaient moins, ils préféraient composer des numéros.

Maurice, arrivé de Saint-Denis de la Réunion en 1975, était le facteur du quartier depuis 1978. Il allait par les rues et les boulevards, appuyé à l'affreuse bicyclette carénée dont les technocrates du ministère avaient affligé les postiers. En sa jeunesse, Maurice avait exercé le métier, sur l'île, dans le cirque de Mafate. Il arrachait alors quinze mille mètres de dénivellation mensuels aux pentes volcaniques mais une sale tendinite au talon et des ruptures d'aponévrose l'avaient contraint à demander une affectation en des parages moins taraudés, et l'administration lui avait proposé Stains ou Romorantin. Il avait étudié la carte et, comme des deux villes, Romorantin était la plus proche de l'équateur, il avait choisi Romorantin.

Le Réunionnais connaissait le moindre pavé de sa tournée, saluait les commerçants, jalons de son circuit de sept kilomètres. Il appartenait à l'espèce des gens qui goûtent encore la saveur des spectacles cent fois admirés, des sensations cent fois éprouvées. Et la certitude de les connaître encore l'enchantait davantage que les promesses de l'imprévu. Né avec l'amour de l'aventure, il aurait choisi un autre métier. Seuls les pionniers de l'Aéropostale avaient réussi à surmonter la contradiction entre la furie des vols transatlantiques et l'aimable monotonie de la distribution du courrier.

Immuablement, il poussait les mêmes portes cochères, et jetait dans les boîtes, dont il connaissait chaque propriétaire, des enveloppes qui annonçaient des retrouvailles, précipitaient des catastrophes, rétablissaient des vérités, exigeaient des paiements. La plupart du temps, les gens ne recevaient que des factures mais, parfois, Maurice repérait une enveloppe manuscrite à l'écriture tremblée. Il avait appris à distinguer, dans l'hésitation, l'application ou la désinvolture de la graphie, un message d'amour d'une lettre de politesse ou d'un mot de rupture. Il savait que bien des cœurs s'étaient serrés à la simple vue d'une écriture attendue. Les facteurs sont les messagers du destin. Ils ne distribuent pas le courrier, ils battent les cartes de l'existence.

Il arriva à 9h 58 à la boîte de la rue Paul-Vaillant-Couturier pour la levée du matin. Marieke lui rendit son salut en découvrant une de ces dentures qui confirment que l'industrie pharmaceutique nordique produit des pâtes dentifrices d'une qualité supérieure et la race scandinave des gencives irréprochables, héritage du temps où les peuplades lapones déchiquetaient les tendons d'ours, accroupies sous les tentes d'écorce.

– Pardon monsieur, dit Maurice.

Un jeune garçon d'une vingtaine d'année aux longs cheveux bruns, très pâle, attendait, planté devant la boîte. Des rangiers cirés, un imperméable de cuir noir et une croix d'argent portée sur

un tee-shirt où s'étalait en lettres gothiques « Vivre avilit » désignaient un membre de la tribu des « gothiques » qui connaissait un regain depuis deux ou trois ans dans le centre de Romorantin. Maurice cru avoir affaire à l'un de ces boutonneux de Lavoisier capables de se planter devant la devanture de Marieke pendant deux heures, espérant que la petite Viking décoche un regard par-dessus les saucisses. Le garçon ne bougea pas.

– Je dois ouvrir la boîte, jeune homme.

– Je dois récupérer une lettre, monsieur.

Maurice connaissait la musique. Des candidats au repêchage de lettres, il y en avait un ou deux par trimestre.

– Jeune homme, c'est impossible, dit Maurice.

– Elle est à moi.

– Non, mon garçon, quand la lettre tombe dans la boîte, elle nous incombe.

– C'est une question de vie ou de mort.

– Rien que ça ? Vous en êtes sûr, mon petit ?

– Si je vous décris l'enveloppe, si je vous indique l'adresse et si je vous montre ça pour que vous compariez l'écriture...

Le garçon tendit une enveloppe à Maurice. L'adresse d'une fille au nom arabe dans un quartier du nord était inscrite à la plume.

– La poste est un service public qui ne tient pas compte des remords de ses utilisateurs. Quand vous jetez la lettre, vous jetez les dés. Les fentes d'une boîte sont à sens unique et les lettres, comme les morts, voyagent vers leur sort : vous les ensevelissez, elles ne reviennent pas de ce petit tombeau jaune.

Maurice déroulait toujours le même discours à ces foutus indécis qui prenaient la poste pour une consigne.

– Et si vous preniez ça ?

Le garçon tendait un billet de vingt euros.

– Je vais me fâcher, mon gars, et appeler la police.

– Monsieur, j'ai vingt ans, j'aime une jeune fille et il y a dans cette boîte une lettre d'insultes qui rompt en quelques lignes deux années d'herculéens efforts. Cette lettre est un sabotage. Vous seul pouvez me renflouer.

Maurice regarda le jeune type d'un drôle d'œil. Il aima soudain cet enfant qui tenait une rupture pour « une question de vie ou de mort » et s'exprimait avec une vigueur d'un autre âge, là où les beaufs habituels – petits Blancs racornis, bourgeois déclassés, métis arrogants – auraient ergoté en brandissant leur « droit » à disposer de ce qui « leur appartenait ».

– Vous ne savez même pas si elle vous aime, dit Maurice.

– De quoi vous mêlez-vous ?

– De ce qui appartient à mon sac postal que je m'en vais distribuer, dit Maurice en sortant la clef de la boîte.

– Attendez, monsieur, je vous en prie. Je l'aime et, si vous saviez... enfin... dans la lettre, je lui dis des insanités.

– Qu'est-ce qui vous a pris ?

– Je croyais qu'elle me trompait.

– C'était faux ?

– Bien sûr.

– Il fallait vérifier. Ou vous retenir.

– Vous n'avez jamais agi impulsivement ?

Maurice se souvient de cette soirée de 1969 sur les pentes de Mafate où, le cerveau labouré par le rhum et le sang échauffé par la viande boucanée, il avait flanqué à Marie-Thérèse une telle raclée que tous les chiens de l'îlet s'étaient mis à hurler en même temps et que les oiseaux avaient décollé de l'hibiscus tout proche comme si l'arbre s'était ébroué de ses parasites.

– Non, mon petit, dit Maurice.

– Vous mentez.

– Oui.

– Rendez-moi la lettre.

– C’est interdit par le code pénal. Si ma hiérarchie l’apprend, je risque plus que ma place : des poursuites. Soustraire une lettre à la boîte est pire qu’une entorse à la loi pour nous : c’est un déshonneur.

– Vous mettez moins de scrupules à voter une grève.

– Je vous dis que je risque ma place.

– Et moi, de passer à côté de ma vie.

– Puis-je vous confier quelque chose ? Vous avez bien agi.

– Qu’en savez-vous ?

– Je crois que le premier mouvement est le bon. L’avenir vous confirmera que votre geste cachait une intuition.

– Vous m’enfumez, monsieur.

– Venez, je vous offre un café, je veux vous expliquer.

Maurice coula le courrier dans son sac de toile de jute et referma le clapet de fonte de la boîte avec sa clef carrée. Le garçon n’esquissa pas un geste.

Chez Hamsun, Marieke servait un café-crème à un euro cinquante dans de grandes tasses rouges décorées de rennes lapons. La jeune fille détailla le couple qui prit place à l’une des tables de balsa Ikea. Que faisait le postier aux cheveux poivre et neige, ce Pygmée qui la saluait tous les matins, flanqué d’un vampire hamletien ? Le conformisme de la jeune Scandinave fut ébranlé par la dégaine du garçon, mais la douceuse libéralité sociale-démocrate, inoculée par deux décennies de fréquentation des établissements scolaires protestants, étouffa en elle tout embryon de jugement. Dans la vie, il fallait être *tolérant* et faire son métier. Elle apporta les tasses.

– Il y a quelques années, dit Maurice, il y eut un drame à la Réunion. Je l’ai appris de la bouche même du commandant Rédaille, chef d’un sous-marin nucléaire d’attaque sous les ordres duquel mon frère servait, à la base navale. *Le Rubis* devait appareiller avant Noël, de Saint-Denis, pour une mission de trois mois dans l’océan Indien. La veille du départ, le sac postal destiné à l’équipage fut acheminé sous scellés dans le sous-marin. C’est aux commandants des bâtiments que revient le soin de régler la question du courrier. L’état-major leur ordonne de lire les lettres des matelots avant de procéder à la distribution. Ils jugent ainsi du degré de gravité des nouvelles et décident de maintenir ou de reporter l’embarquement des hommes. Par exemple, si un message annonce l’agonie d’un proche, le destinataire est prié de débarquer. Vous imaginez Rédaille, à la veille de plonger à bord de sa pile atomique, occupé à éplucher des monceaux de banalités. Cela me rendrait fou, moi, d’avoir fait l’Ecole navale pour me fader des nouvelles de la varicelle des mioches ou de l’état du col du fémur de la tante Jeanine. Ce jour-là, le commandant décacheta une lettre de douze page signée « Clotilde ». D’une vilaine écriture ronde, elle annonçait qu’elle quittait son mari. Il y avait tout : la litanie des griefs, l’étalage de rancœurs, le mauvais procès. Clotilde ne supportait plus cette vie dont les quais militaires et les aéroports constituaient les bornes. Elle avait rencontré un homme, un vrai, elle s’installait avec lui : un boucher de Roscoff. Le commandant était piégé. La lettre s’adressait à son chef mécano, un type irremplaçable. S’il transmettait le courrier, le malheureux ne s’en remettrait pas. Vous vous imaginez, macérer dans un chagrin d’amour à trois cents mètres sous l’eau, dans une passoire d’acier peuplée de mecs en marinière qui courent dans les couloirs avec des clefs à molette et des airs préoccupés.

– Pourquoi me racontez-vous cela ?

– Parce que cela vous concerne, dit Maurice..

Le postier fit un geste à Marieke et lui commanda un strudel.

– Le commandant a serré la lettre dans son coffre-fort à côté de son 9 mm et n’a rien dit à son mécanicien. La mission a patrouillé jusqu’aux îles Laquedives. Au retour à Saint-Denis, trois mois plus tard, nouveau sac postal. Nouvelle corvée pour le commandant. Et nouvelle lettre de Clotilde. Finalement, le boucher était du genre décevant, elle revenait, elle s’en voulait drôlement, elle n’avait pas de mots assez tendres pour son mari, ni assez durs pour elle. Le commandant déchira les deux lettres, l’affaire était classée, il se félicitait : dans la vie, mieux vaut ne rien savoir. Pour une fois, la politique de l’autruche payait.

– Vous êtes en train de m’avouer qu’il a bien fait de ne pas distribuer les lettres : rendez-moi la mienne !

– Attendez, mon petit... Le mécanicien est reparti chez lui, en Bretagne. Il a retrouvé sa femme et ils ont repris le cours des choses. La mer, les pluies de l'automne, les tempêtes de l'hiver, le soleil du printemps sur les rhododendrons de la petite maison et, comme horizon de cette existence-là, le quai d'embarquement... Sauf que, trois années plus tard, on a appris que le type s'était fait sauter le caisson avec son arme de service après avoir liquidé sa femme de trois balles dans le corps.

– Et alors ? Le rapport ?

– Mon petit ami, je dis cela pour vous convaincre. Le mécano du sous-marin aurait mieux fait de lire les lettres, d'en tirer les conclusions, de ne jamais rentrer chez lui... Il aurait pris la mesure du vrai visage de sa femme : les volte-face, son inconstance, sa médiocrité, cette vénalité, au fond, qui la poussait dans les bras d'un boucher enrichi dans le trafic de protéines. Le voile se serait déchiré. Toute lettre arrachée à son destin déclenche une chaîne de catastrophes. L'écriture est un processus mantique qui entraîne une cascade karmique. La correspondance s'inscrit dans le solfège de l'existence. Elle est commandée par des lois supérieures. L'homme ne doit pas modifier la partition. Si je vous remets la lettre, je m'immisce dans l'ordre des...

– Oui, bon, ça va, j'ai compris.

Le petit facteur baissa la voix, plissa les yeux.

– A Saint-Denis, tout le monde connaît l'histoire du *Benda*, un clipper qui appareilla de Durban en Afrique du Sud, au début du XVIIIe siècle, pour regagner l'Europe. A bord, serrés entre les pierres précieuses à destination des diamantaires d'Anvers et les empilements de défense d'ivoire, il y avait les lettres que les officiers du comptoir hollandais adressaient à leurs proches de Zélande, de Frise ou de Rotterdam. Le navire s'échoua peu après son départ sur les bancs de la Juive dans le canal du Mozambique : un écueil qui fracassa tellement de vaisseaux qu'on se demande si ce n'est pas l'accumulation des épaves qui constitue le haut-fond. Il y avait dans les flancs du voilier la lettre d'un jeune capitaine qui priait ardemment la fille d'un tailleur d'Amsterdam de l'attendre. Il lui jurait des choses superbes, déroulait ses envolées, célébrait le bonheur conjugal contre la stérilité de la vie aventureuse – bref une bonne petite lettre d'amour ridicule, avec ses mensonges, ses suppliques et ses serments assortis de l'infâme brouet de l'espérance. La lettre n'arriva jamais.

– Comment savez-vous ce qu'il y avait dedans ?

– Parce que le jeune capitaine, qui n'avait rien su du naufrage, a écrit par la suite un récit, un petit libelle, dans le genre précieux. On nous faisait lire cela à l'école, à Mafate : *Les Infortunes de la correspondance*, par le capitaine Arminius Van Kipp. Dans la lettre disparue, il demandait le crédit d'un an à la fille, lui jurait de l'épouser sitôt débarqué. La petite Batave, à Amsterdam, ne pouvait se douter que le programme de son avenir radieux flottait dans les eaux entre Madagascar et le Mozambique. Quand le marin transi arriva un an après, sûr de lui, à Amsterdam, ce fût pour découvrir les jumeaux que la dame avait donnés entre-temps à un cultivateur de tulipes de la région de Delft.

– La mienne n'est pas hollandaise. Elle s'appelle Aïcha.

– Soyez sérieux. Vous avez compris. Il ne faut jamais briser la course d'une lettre. Une missive est une pièce d'engrenage. Ni le hasard ni un homme ne doit se permettre d'enrayer le mouvement. Laissez-moi remettre la vôtre. Je m'économise la responsabilité d'un délit. A vous, j'évite une malédiction.

Marieke apporta l'addition, ils réglèrent en silence, sortirent du café, se serrèrent la main sur le trottoir et se quittèrent. Marieke suivit des yeux longtemps ce jeune garçon à l'imperméable noir, qui, finalement, n'était pas fâché de l'intervention d'un facteur étranger dans le débat intérieur qu'il menait à propos de la petite Aïcha dont il se rendit compte, au fond, qu'il se foutait pas mal.